

La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts

Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts

Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier, Bessette & Cie

Editeurs - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

MONTREAL

Vol. I. No 6. Montreal, Mai 1908

J'AVAIS préparé pour ce numéro les éléments d'un article sur une grande question d'actualité, puisqu'il s'agit de l'envahissement de nos quartiers français par des éléments étrangers, surtout un qui nous dépossède de nos maisons, de nos commerces. Par malheur, au dernier moment, tout cela se trouve égaré. J'organise donc, au pied levé, un article genre glânaures.



M. Albert Valois a publié tout récemment dans *l'Etoile*, de Lowell, de fortes considérations sur le renchérissement de tout. Il met les choses au point.

On se plaint un peu partout, non sans raison, que le coût de la vie augmente dans des proportions trop considérables. Depuis quelques années, s'il faut en croire des statistiques récentes, cette augmentation s'est élevée à 50 pour cent. Naturellement, chacun cherche et croit trouver chez son voisin la cause du mal. Les uns accusent les producteurs, qui, disent-ils, ne se contentent plus, comme autrefois, de revenus convenables, modestes, et qui pressurent les consommateurs pour grossir de plus en plus leurs dividendes. D'autres voient la cause du mal dans le trop grand nombre de marchands intermédiaires entre le producteur et le consommateur. D'autres enfin, et ceux-ci sont plus dans le vrai, voient dans les mauvaises récoltes des dernières années, l'élément principal qui a contribué à élever le coût de la vie. Bref,

l'ouvrier s'en prend au manufacturier et au cultivateur; celui-ci s'en prend au marchand et ce dernier accuse le mauvais état des affaires en général.

Si nous ne savions combien il est d'ur de parler de ses propres faiblesses, même si elles sont partagées par un grand nombre, nous nous étonnerions qu'il ne se soit pas trouvé un accusateur pour dénoncer l'amour du luxe, qui à lui seul fait certainement plus pour élever le coût de la vie que toutes les autres causes qu'on attribue à ce résultat.

Sans nier ce qu'il peut y avoir de vérité dans les accusations que se lancent les diverses classes, il est incontestable que le luxe et l'amour du plaisir joue un rôle plus considérable qu'il ne le devrait sur la scène économique. Nous lisions dernièrement que l'élévation du prix des viandes est due pour une grande part aux caprices des gourmets. Nous pourrions faire la même observation pour tous les genres de consommation. On ne sait plus se contenter d'une vie moderne et aisée: il faut du superflu, il faut du luxe, dans les toilettes, dans la nourriture, dans l'habitation, partout. Chacun veut éclipser son voisin, forcer l'admiration... ou la critique de son entourage par le "chic", le fini, le dépendieux. L'ouvrier aurait honte de n'être pas mis comme son patron; les classes laborieuses se croient obligées de se payer tous les amusements et tout le confort que se permettent les favoris de la fortune. C'est une course générale au plaisir et à la dépense.

C'est ainsi que des sommes énormes sont dépensées dans les amusements publics dans les théâtres, dans les voyages dits d'agrément, sans compter les toilettes inutiles et extravagantes et mille autres objets de luxe, qui n'ont d'autre utilité que l'ornementation. C'est ce qui fait que Montréal, la ville des attractions par excellence, au Canada, est aussi la ville où la vie coûte le plus cher.

A ce point de vue particulier, le voisinage des Etats-Unis nous a été funeste. Le faste des Américains nous a séduits et nous nous sommes élançés sur leurs traces d'une allure que nous désirerions moins vive. L'augmentation rapide des salaires a favorisé ce mouvement déplorable, qui a pénétré jusque dans les campagnes les plus reculées. Mais, la prospérité a ses retours soudains; la crise agricole a été suivie de près par la crise monétaire; de graves inquiétudes ont surgi de toutes parts. Heureusement, le mal est passé sans entraîner de grands désastres.

Ouvrons-nous les yeux, au moins? Soyons contents que de grandes ruines, aient été évi-